

Maurice Garden

Médecine «savante» et médecine «naturelle» en Allemagne (fin 19^e début 20^e siècle)

Un essai de compréhension d'un conflit
par la lecture de la presse corporative et
de la littérature de vulgarisation

Une définition du mot «Naturheilkunde» dans un dictionnaire allemand contemporain peut servir de point de départ:

«Méthode de traitement des malades par le développement des forces curatives propres à la nature de chaque être humain, par l'utilisation de moyens physiques et diététiques, sans médicament.»¹

Les recherches actuelles des médecins, qui prônent cette méthode naturelle de soins, ne livreraient pas une définition très différente. Et l'on peut se conforter dans cette idée en parcourant le *Manuel* (Lehrbuch) publié en 1980, qui fait le point scientifique sur les méthodes thérapeutiques inspirées de l'action et des principes de Sébastien Kneipp², manuel qui contient des contributions de nombreux médecins, dont beaucoup poursuivent leurs recherches au Sébastien-Kneipp-Zentral-Institut de Wörishofen. Dans l'introduction de ce Manuel, l'éditeur énonce les cinq principes fondamentaux de la thérapie développée à partir de l'œuvre de Kneipp:

- l'hydrothérapie
- la phytothérapie
- la thérapie du mouvement (ou les exercices corporels)
- la diététique ou une thérapie de l'alimentation
- la théorie de la discipline de vie, si l'on peut traduire ainsi la «Lebensordnungstherapie».

Cette énumération contemporaine reste assez proche de l'expérimentation mise en place par Sébastien Kneipp à Wörishofen, dans les années 80 du 19^e siècle, et qu'il décrit dans ses ouvrages.³ Celui-ci commence en effet ses publications par une méthode thérapeutique fondée avant tout

sur la valeur curative de l'eau: *Meine Wasserkur*, paraît en 1886, et connaît très rapidement des traductions en plusieurs langues, et un immense succès en langue allemande. Le titre ne change jamais au cours des éditions successives, et si l'on garde le titre des éditions françaises «Ma cure d'eau, ou hygiène et médication pour la guérison des maladies et la conservation de la santé, mise à l'épreuve pendant plus de 30 années» (seul ce chiffre change au fil des éditions, devenant 35, puis 40 dans la 67^e et dernière édition du vivant de l'auteur en 1897) on voit bien que l'ouvrage est la présentation d'une «Praxis», d'une méthode curative, longtemps expérimentée, et appliquée dans un lieu de cure, Wörishofen. Mais l'hydrothérapie ne saurait suffire, et dès 1889 Sébastien Kneipp publie son deuxième grand manifeste, sous le titre «*So sollt ihr leben!*» maladroïtement traduit dans l'édition française par «*Vivez ainsi*» (dès 1891). Comme toujours dans les ouvrages des créateurs de cette méthode thérapeutique, les sous-titres sont très explicites; ici: «Avis et conseils pratiques, pour les bien-portants et pour les malades, pour une manière de vie simple et raisonnable, et avec une méthode de soin conforme à la nature»⁴. Dans la construction progressive d'une méthode de soins complète, le passage du premier ouvrage au second est tout à fait essentiel. Dans «*Vivez ainsi*» la «cure d'eau» n'est plus évoquée qu'accessoirement, sans doute comme fondement incontournable de la méthode globale, mais elle est ici complétée par tout un ensemble de conseils que l'on peut rassembler sous le terme d'«hygiène de vie», mot que Kneipp n'utilise d'ailleurs jamais. Dans la préface à «*Vivez ainsi*», S. Kneipp explique ainsi son intention:

«Quand (*Meine Wasserkur*) voulait dire à ses lecteurs, comment ils pourraient retrouver leur santé perdue par l'utilisation de l'eau et des <simples> (Heilkräuter), ce nouveau livre veut leur *enseigner* comment ils doivent se nourrir, s'habiller, se loger, dormir, s'ils veulent conserver leur santé ou se protéger des maladies.»⁵

Remarquons qu'il est maintenant question d'instruire, et que c'est bien du mode de vie dans son ensemble qu'entend parler S. Kneipp. En fait le contenu de l'ouvrage est quelque peu différent de ce qu'annonce l'auteur. Toute une partie, le début même du livre, est l'emprunt aux autres défenseurs de la Naturheilkunde de quelques principes élémentaires, que Kneipp n'avait pas cru bon d'associer aux vertus curatives de l'eau et des plantes dans «*Meine Wasserkur*»: la lumière, l'air, la chaleur et le froid, le mouvement et le repos. Puis après les chapitres consacrés à l'habitation, à l'habillement, à la nourriture (qui ne sont guère que conseils de tempérance, mais non de diète à proprement parler), «*Vivez ainsi*» devient un véritable manuel de savoir-vivre et d'éducation populaire, avec un double chapitre sur l'éducation domestique et sur l'école. A travers cette

courte analyse, remarquons seulement que le prêtre bavarois passe insensiblement d'une méthode de «cure», appliquée dans un lieu de cure, à une méthode de vie et d'éducation, valable dans tous les temps et les espaces de la vie privée.

Dans ce qui n'est qu'une esquisse, un essai d'approche et de compréhension d'un phénomène social, culturel et médical qui n'a pas son équivalent en France, je voudrais seulement apporter ma lecture de quelques ouvrages, sans cesser de m'appuyer sur les historiens allemands qui ont très largement ouvert la voie.⁶ Dans une première approche effectuée lors d'un séminaire organisé au Wissenschaftskolleg de Berlin, je m'étais contenté de dresser les grandes lignes d'une chronologie de la Naturheilbewegung, suivant en cela aussi bien Alfred Brauchle, le véritable fondateur d'une histoire de ce mouvement⁷ que l'historien de la médecine Karl Rothschuh. L'analyse présente se situe dans la troisième phase d'une histoire longue qui parcourt tout le 19^e siècle allemand. Une première époque, celle des «Pionniers», prend fin avec la mort, vers le milieu du siècle, des «pères fondateurs», les deux paysans silésiens Vincenz Prießnitz et Schroth, et l'ardent propagandiste J. H. Rausse. Une seconde période, encore sous bien des points obscure, couvre grossièrement les années 1850-1875: elle est moment de réflexion, de construction théorique et idéologique, le passage d'une méthode encore isolée à une doctrine, mais qui n'a encore qu'un écho très limité. Les deux maîtres à penser, continuateurs de Prießnitz, de Rausse et de Schroth, que sont Theodore Hahn et Eduard Baltzer sont les premiers à fixer les principes généraux d'une méthode de soins qui dépasse largement le cadre étroit de la cure d'eau pratiquée par les pionniers. Mais leurs écrits n'ont encore qu'une faible diffusion, et leurs efforts pour transformer une foi en mouvement populaire massif ne sont guère couronnés de succès. Dans les années 70 à 80, les associations de Naturheilkunde ou pour un mode de vie conforme aux normes de la nature, et le périodique qui leur sert de support, le *Naturarzt*, n'ont encore qu'un nombre très limité d'adhérents et de lecteurs.

Je ne veux pas, à la suite de Brauchle et de Rothschuh passer en revue tous ceux qui, dans la période suivante, de 1880 à 1914 (mais la guerre est loin d'arrêter le mouvement, certains des maîtres de la Naturheilkunde comme Fr. Schönerberger ou M. Bircher-Benner continuent leur action bien au-delà de la Première Guerre mondiale), ont contribué à diversifier les méthodes, à amplifier le mouvement et à donner à la Naturheilbewegung une place considérable dans l'ensemble d'une Reformbewegung qui ne cesse de se développer, parfois au détriment de son unité idéologique et pragmatique, dans l'Allemagne du tournant du siècle.

Ma démarche va peut-être paraître aventureuse, et quelque peu hétérodoxe aux historiens. Je voudrais essayer de comprendre deux facteurs

qui me paraissent essentiels: le premier peut s'articuler autour des raisons qui ont permis de développer de ces pratiques soignantes en dehors des nonnes habituelles, autour des causes qui expliquent comment la médecine officielle, la médecine savante et universitaire a pu abandonner un tel créneau, alors qu'elle semble en pleine période de conquête scientifique, sinon de prospérité économique et sociale. Le second est encore plus problématique, puisqu'il voudrait chercher à percer les raisons du succès d'une méthode qui s'appuie à la fois sur une pratique, la cure naturelle sans recours aux médicaments, et une théorie, la force curative exclusive de la nature (sans être dupe de l'ambiguïté du mot nature, non plus que de celle du terme force — Heilkräfte — appliquée tantôt à la nature humaine, tantôt à la nature «sauvage», ou du moins à l'homme comme «être de nature»), toujours par l'exploration de la littérature et de sa diffusion.

Pour répondre à la première question, il faudrait bien sûr effectuer un survol de l'évolution de la médecine en Allemagne au 19^e siècle, non seulement de ses progrès scientifiques et de sa profonde mutation, en particulier sous l'influence de la bactériologie, mais aussi de ses pratiques soignantes et sociales. C'est un autre sujet, que l'on ne peut aborder en quelques mots. Je me contenterai de rappeler une donnée statistique: le nombre des médecins dans L'Empire Allemand ne croît guère plus vite que la population, et dans la première décennie de 20^e siècle exercent environ 30000 médecins, c'est-à-dire environ un médecin pour 2000 habitants. L'inégalité de répartition entre les régions s'est atténuée, mais il y a encore un déficit important dans les provinces orientales (1 médecin pour 4000 habitants). Par contre la disproportion reste grande entre les grandes villes et les villes universitaires d'une part, les petites villes et les agglomérations industrielles ou la campagne d'autre part. A Berlin, Munich, Hambourg ou Cologne la proportion des médecins dès 1900 est inférieure à un pour 1000 habitants (jusqu'à un pour 750 à Munich — un pour 850 à Berlin). On pourrait croire, en particulier avec l'extension considérable d'une part de la médecine hospitalière, essentiellement urbaine, d'autre part avec le développement des caisses de maladie et des systèmes d'assurances, que dans ce simple constat se trouve la clé de l'explication d'une sorte de partage des tâches, un peu involontaire. La médecine savante occupe le terrain urbain, et commence à pénétrer les milieux populaires par le biais des campagnes hygiénistes contre les grandes maladies «sociales» (tuberculose ou syphilis). Elle laisse encore le champ libre à une médecine «parallèle», profane, non approuvée, mais tolérée, dans les petites villes et dans les campagnes retirées. Une telle énonciation rencontre naturellement l'accord du corps médical, puisqu'elle fait apparaître son rôle du côté des éléments des progrès — scientifique et social — et

qu'elle rejette en bloc tous les autres soignants du côté des formes archaïques d'un charlatanisme populaire et paysan, relégué dans les zones de faible développement, de retard économique, social et culturel.

Et pourtant une telle analyse ne résiste pas à l'examen, même si elle contient des éléments partiels de réalité. Deux questions fondamentales seraient à résoudre avant de pouvoir répondre: quelle est la pratique, la clientèle des médecins approuvés? et il faut une minutieuse recherche de type anthropologique, comme celle que commence Gunnar Stollberg, pour les approcher. Qu'est-ce que ces «charlatans» que ne cessent de dénoncer les médecins et les autorités? G. Stollberg⁸ rappelle combien sont douteuses les innombrables «statistiques» du charlatanisme qui se répètent dans toutes les régions de l'Empire Allemand entre 1870 et 1914. Ces statistiques élaborées le plus souvent par les services de santé publique mêlent dans un beau désordre des catégories totalement dissemblables: les praticiens «paramédicaux» qui n'ont pas encore de statut d'«approbation» (sages-femmes, dentistes), les anciens guérisseurs héritiers des traditions et des formes de la médecine populaire, et les tenants des méthodes thérapeutiques qui ne sont pas reconnus par la Faculté: homéopathes, médecins «naturistes», magnétiseurs, électrothérapeutes, etc.... Répétons-le, les statistiques sont médiocres, contradictoires, et elles demanderaient des enquêtes précises pour être validées ou infirmées. Cependant un seul exemple permet de comprendre qu'on n'est pas en face d'une sorte de répartition à l'amiable des territoires et des clientèles, mais bien dans une situation de vive concurrence. La revue corporative médicale «*Ärztliches Vereinsblatt*» publie presque chaque année de 1874 à 1914 une statistique du charlatanisme dans le royaume de Saxe, avec une analyse souvent détaillée par localisation, sexe, autres activités professionnelles, prétendue spécialisation médicale.⁹

En 1875 il y aurait eu dans le royaume de Saxe 1059 médecins et 323 charlatans, en 1900 les effectifs deviennent 1980 médecins et 748 charlatans (mais il n'y a pas la même régularité dans la croissance du nombre des charlatans — 785 en 1899, 706 en 1900, 748 en 1901— que dans celle des médecins). En 1908 la progression paraît brusquement considérable, puisqu'en face de 2158 médecins (+9% seulement en 7 ans), il y aurait maintenant 1337 charlatans (+ 78%).¹⁰ Mais plus encore que les surprises de l'évolution et de la comparaison avec les autres régions de l'Empire, c'est la répartition interne qui nous intéresse ici. En 1901, les trois grandes villes de Saxe, Leipzig, Dresde et Chemnitz concentrent 47,5% des médecins du Royaume, mais seulement 28% des charlatans. En 1908 la proportion des médecins a légèrement augmenté pour dépasser de peu 50%, mais alors 45% des charlatans seraient installés dans ces trois grandes villes, leur nombre ayant presque triplé en moins de dix ans (de 212 à

611, alors que les médecins passent de 944 à 1081). Où il y avait seulement 22 charlatans pour 100 médecins, il y en aurait maintenant 56 (dans le reste du territoire la proportion passe de 51 pour 100 à 67 pour 100)! On ne peut conclure avec certitude sur ce seul exemple, compte-tenu des réserves que nous avons formulées. Mais si les statistiques montrent la montée d'une âpre concurrence, c'est bien parce que les autorités médicales veulent frapper l'opinion et les pouvoirs publics par cette réalité, qu'ils ressentent sans doute de plus en plus durement.

Non moins intéressant est l'éventail des spécialisations de ces médecins non approuvés de Saxe. Les 1337 ont chacun une spécialité déclarée, dont les trois groupes les plus importants sont constitués par les masseurs (32%), les spécialistes de la médecine naturaliste (24%) et les magnétiseurs (15%). Ceux qui appliquent comme méthode la sympathie, l'homéopathie (6% seulement), l'électricité, la gymnastique curative, l'hypnose viennent loin derrière. Le plus remarquable est quand même l'effacement à peu près total des anciens guérisseurs: 11 soignent avec les simples, 8 avec onguents et pommades, 9 se sont déclarés rebouteux (traitent les fractures des membres), 21 sont spécialistes des yeux de perdrix, 6 du traitement du ver solitaire. Si l'on additionne toutes ces «spécialités», on ne trouve que 55 guérisseurs de type ancien, à peine plus de 4% du total.

Si l'exemple de la Saxe ne convainc pas totalement d'une réelle concurrence sur le territoire urbain, il la suggère cependant fortement. Une manière de pénétrer dans cette opposition entre deux formes de médecine est d'entrer directement dans les lieux de conflits les plus âpres, les plus violents. Le ton de la polémique, le recours incessant à l'injure peuvent exagérer la violence réelle des conflits, mais ils sont toutefois d'un grand intérêt. J'ai cherché un peu cette dimension dans les textes des porte-parole, non pas les savants et les praticiens eux-mêmes, mais ceux qui, à travers leurs écrits, dans la grande presse ou dans les feuilles corporatives, cherchent à entretenir l'énergie de leurs adhérents, à réanimer sans cesse les querelles. Les deux plus importantes séries sont l'«*Ärztliches Vereinsblatt*», déjà cité, organe du médecin pratiquant, du médecin «de base» serait-on tenté de dire, admiratif vis-à-vis de la Faculté, mais vite accaparé par les problèmes du quotidien, donc amené à une double distanciation, vis-à-vis de la science, qui ne remplit par son cabinet, et vis-à-vis du spécialiste, qui se multiplie dans les villes sans qu'il y ait toujours un *modus vivendi* entre lui et le généraliste, ou le «médecin de famille», comme aime se faire représenter le médecin de quartier. En face de l'organe médical, le *Naturarzt* accomplit une carrière exemplaire de chantre de la *Naturheilkunde*. Ce sont deux instruments de combat, quoique de nature différente. L'«*Ärztliches Vereinsblatt*» ne s'adresse qu'aux méde-

Gins, il n'est pour ainsi dire pas diffusé hors du monde médical, mais il n'est presque pas un périodique d'information scientifique, un journal de formation permanente, même s'il comporte une légère rubrique bibliographique. Il mène un combat pour la satisfaction des revendications corporatives des médecins allemands: le terrain législatif, où le corps médical veut faire obtenir les lois de protection du statut et de la pratique du médecin, le terrain judiciaire, où le périodique ne cesse d'appeler au châtement de tous ceux qui lui portent ombre dans sa profession et son art, le terrain social où il s'agit en s'opposant à la toute puissance des caisses d'assurance des collectivités économiques ou territoriales, d'imposer le libre choix du médecin par le patient, et non l'obligation de recourir au médecin «de la caisse», sorte de fonctionnaire appointé, plus pour contrôler que pour guérir. Ainsi le périodique consacre-t-il chaque année des numéros spéciaux et de nombreuses pages à la préparation et au compte-rendu des congrès annuels des médecins, où sont inlassablement répétés et repris les mêmes débats, les mêmes objectifs, les mêmes doléances. Un exemple à peu près parfait de «libéralisme corporatiste», qui n'est propre ni à l'Allemagne, ni à cette période.

Après les débuts hésitants et cahotiques, et ses premiers pas sous la direction de Theodore Hahn, le *Naturarzt* devient lui aussi un organisme de combat, un journal polémique, et l'organe d'un mouvement associatif. Mais là s'arrête la ressemblance. Pourrait-on aller jusqu'à dire que le *Naturarzt* devient une véritable institution dans l'Allemagne du début du 20^e siècle, sans cesser d'être un moyen de combat?" Le tirage, parti de 1800 exemplaires en 1870 atteint 100000 exemplaires en 1900, 200000 en 1912. Il suit étroitement le nombre des adhérents de l'union des associations de Naturheilkunde (près de 150000 membres en 1913), auxquels il est distribué contre l'adhésion au mouvement. Réalisé par des militants pour des initiés, anciens ou récents, le *Naturarzt* n'est pas un journal professionnel, même s'il est lié à toute la masse de ces néo-professionnels comme on pourrait les appeler avec Gunnar Stollberg. Il se veut un rassembleur, autour de quelques idées simples, et au service d'une idéologie, qui conduit à une méthode et à une pratique.

Dans la polémique entre médecins d'école et praticiens non diplômés, un des arguments repris fréquemment par les médecins est celui de leur propre pragmatisme devant la maladie et le malade. Le médecin n'a pas une seule méthode, il choisit selon le cas et le moment, il n'a pas un seul type ou modèle d'action à proposer. Le praticien naturaliste a lui une méthode, une seule, qui repose sur une conviction, une foi, de type à la fois philosophique et religieuse, qui exclut le doute du scientifique. Les médecins peuvent bien ironiser, sur les contradictions entre les disciples de l'un qui préconise l'eau chaude et ceux qui n'ont recours qu'à l'eau

froide, entre les partisans d'une diète sévère et d'un végétarisme strict, et ceux qui n'introduisent dans leur cure qu'une dose légère de diététique. Mais on rencontre ici l'état d'esprit du patient, encore peu préparé en cette fin du dix-neuvième siècle à réfléchir avec son médecin au degré de gravité de son cas, et au traitement le plus approprié.¹² Si des oppositions vives, allant jusqu'au conflit ouvert, agitent le monde des tenants de la *Naturheilkunde*, ces tensions n'arrivent pas jusqu'au malade; le journal est plutôt un lieu d'amalgame qu'un lieu de dispute, et il y a assez de matière pour éviter les débats sur le fond, la pratique et ses contradictions, en mobilisant dans des combats contre le seul ennemi: la médecine officielle. Aussi à première vue, ces deux immenses collections contraires, dans les 40 ou 45 années qui précèdent la Première Guerre mondiale sont des outils de guerre, qui utilisent les armes de l'écrit, avec la violence et la passion des pamphlétaires de l'époque. Tous deux sont des creusets où aboutissent les arguments, les faits, les dénonciations de l'ensemble du pays, puisque dans les deux cas une correspondance incessante avec ces unions ou les associations régionales et locales permettent de maintenir le contact avec l'ensemble du groupe. L'injure est l'argument suprême, injure en quelque sorte officielle du côté du *Ärztliches Vereinsblatt*, qui s'appuie sur les incessantes condamnations de charlatans dans tous les tribunaux allemands, et qui se complait à en publier des extraits, des compte-rendus, des tableaux dans presque tous ses numéros. Injure plus directe, plus combative aussi du *Naturarzt* qui trouve sa cohésion dans l'opposition à tout ce que cherchent à imposer ses adversaires.

L'attaque la plus fréquente, la plus directe, consiste à faire la recension des victimes de l'«autre» médecine. Deux terrains sont privilégiés. Pour les médecins, l'application de la cure d'eau froide aux tuberculeux, pour les naturalistes, les accidents post-vaccinatoires. Mais dans cette volonté de dénoncer l'autre apparaît cette tactique de l'amalgame, qui est de plus en plus largement pratiqué. Par exemple, la chambre médicale de Silésie a relevé tous les accidents consécutifs à des traitements par charlatans de 1906 à 1910. Pour ces cinq années, sont comptés 161 accidents, imputables à 76 charlatans différents. Mais la liste donnée, avec les qualités, les professions, la localisation, la nature des interventions et des accidents, est une liste d'autrefois.¹³ Défilent parmi les accusés foule de bergers ou bergers-guérisseurs, de parents nourriciers ou mères nourrices, de simples paysans, journaliers, un bailli de domaine, un fossoyeur. 17 d'entre eux s'intitulent aides-infirmiers, 1 seul «Naturarzt», seul indice d'une pénétration dans la lointaine Silésie de ces nouvelles formes de médecine naturaliste.¹⁴ Et les accidents concernent avant tout les rebouteux, recidivistes de mauvaises réductions de fractures qui laissent boiteux et infirmes de malheureuses victimes. Et cette liste impressionnante de méfaits

se termine en disant que parmi ces victimes, l'un est mort. Quel triomphe pour les non-médecins s'ils pouvaient affirmer qu'ils n'ont qu'un mort sur la conscience pour cinq années d'exercice dans toute la Silésie! Plus sérieuses les attaques contre Karl-Louis Kuhne, qui comparait en 1900 devant le tribunal de Leipzig sous l'inculpation de 118 accusations de filouterie. Louis Kuhne est un «grand» nom de la Naturheilkunde, un de ces hommes qui, à peu près en même temps que S. Kneipp dans les régions catholiques, renouvelle dans l'Allemagne protestante les traditions et les méthodes de PrieBnitz¹⁵. Ce menuisier, fils de maréchal-fer-rand, est converti par sa famille à la Naturheilkunde quand il a 29 ans, il abandonne son échoppe artisanale à 48 ans pour ouvrir un établissement de bains à Leipzig, qui connaît rapidement un succès considérable, en Allemagne et à l'étranger. Sa méthode repose sur une théorie que l'on retrouve souvent chez les médecins naturalistes, une «unité» de la maladie et de l'individu, et le traitement est un mélange d'un régime alimentaire très strict (végétarien sans sel), de l'utilisation de l'eau et de la vapeur, en particulier le bain de siège dont il est l'inventeur, de même qu'il met au point sa méthode d'auscultation par les expressions de la physionomie et l'observation de l'oeil. Son procès à Leipzig en 1900, qui fit de lui un martyr de la Naturheilkunde (il meurt en avril 1901, à 66 ans, au lendemain de sa condamnation), est des plus caractéristiques. S'y opposent comme témoin à charge le conseiller sanitaire de Saxe, le Prof. Docteur Trendelenburg, et à décharge le médecin naturaliste, Dr. med. H. Lahmann, fondateur du sanatorium du Cerf blanc («WeiBer Hirsch») à Dresde. Pour Lahmann, Louis Kuhne est un bienfaiteur de l'humanité, qui a guéri beaucoup de cas de malades atteints de cancer et de tuberculose, abandonnés par la médecine officielle. La déposition du conseiller sanitaire met l'accent sur la méthode de travail de Kuhne, qui ne s'est pas contenté d'ouvrir un cabinet de consultation dans son établissement, ni d'ouvrir un cours public à Leipzig où il forme des adeptes et successeurs (un autre grand «fondateur» Adolf Just, fut son élève), mais qui a développé un système de consultation par correspondance. La disposition de son ancien secrétaire, Hoppe, est accablante. Le secrétaire envoyait 6 à 8 lettres par jour, même en l'absence de son patron (le fils de Kuhne a pris la direction de l'établissement, mais le secrétaire répond même pendant le voyage de noces de celui-ci!), prescrivant le nombre de bains, la température de l'eau. Un témoin cite le cas d'une réponse concernant un nourrisson de 9 mois, auquel la réponse préconise deux heures de marche à pied par jour, une nourriture sans sel et deux bains de siège par jour, un autre évoque la mort d'une jeune fille suite à une appendicite pour laquelle la correspondance a recommandé bains de siège et air frais. En fait trois types de lettres sont préparées, le premier formulaire prescrit le trai-

tement, le second affine celui-ci s'il y a nouvelle demande du patient, le troisième renforce le traitement en allongeant et réchauffant le bain de siège, s'il n'a pas été efficace avec les deux premiers cas. Comment expliquer que sur 500 lettres, 15 seulement emploient la troisième formule? Est-ce preuve de la satisfaction des patients, ou au contraire preuve de manque d'intérêt et de confiance? Pour le conseiller médical, suivi par la cour, le cas est clair, c'est une méthode «inadmissible, sans scrupule, frauduleuse»¹⁶

Procès exemplaire que celui intenté à Louis Kuhne, parce qu'il concentre à peu près tous les griefs que le corps médical et l'administration de la santé publique peuvent adresser aux «faux-médecins» qui utilisent les méthodes dites «naturelles»: usurpation de titre médical et exercice d'une activité soignante sans habilitation ni approbation, tenue d'un établissement de soins et de cure sans direction médicale, édition de livres et brochures de propagande qui sont aussi incitation à une «auto-médication», pseudo-guérison à distance sous forme de lettres qui ne sont personnalisées qu'en apparence, et qui en fait ne font que proposer à chaque malade sans distinction et sans examen les principes généraux d'une cure aquatique et diététique, dommages corporels subis par ces patients, allant jusqu'à un cas de décès. De cette foule d'accusations, auxquelles s'ajoutent souvent la délivrance non autorisée de médicaments et la dénonciation générale de l'imposture de ces faux-médecins, trois éléments concourent à dessiner le portrait-type du *Naturarzt*, et à le distinguer ainsi de ses collègues en prétendu charlatanisme, les magnétiseurs, les homéopathes", les psychologues, les masseurs, et la masse indistincte de tous les guérisseurs (tous ceux qui ne jugent pas nécessaire d'ajouter le mot «nature» à la définition de leur activité thérapeutique, la foule des «Heilkundigen», «Heilpraktiker», «Heilgehilfen»...). Sans doute ne faut-il pas négliger la volonté d'amalgame des deux côtés, mais aussi l'essai des uns et des autres d'afficher leur propre singularité. Ainsi un médecin, le docteur Siefert, écrit-il un article sur le projet de loi déposé au Reichstag visant à interdire la vente et la diffusion des remèdes «mystiques», et il ironise sur une pétition dénonçant ce projet signé à la fois par les «Naturärzte» et les homéopathes. Il avait écrit: «L'homéopathie enseigne, qu'il n'existe pas de force curative de la nature», et deux médecins homéopathes de Leipzig protestent, s'estimant blessés dans leur honneur, demandent un droit de réponse, et affirment hautement la solidarité de deux groupes, que le porte-parole du corps médical a essayé de briser, en s'appuyant sur des citations de Hahnemann. \$ Déjà en 1875 avait été demandé au congrès annuel des médecins que soit retiré le droit de faire partie de l'union des médecins allemands aux médecins diplômés et autorisés qui s'affichaient en même temps comme homéopathes, la

même demande fut souvent reprise contre homéopathes et Naturärzte, en qui le corps médical finit bien par reconnaître ses vrais concurrents.

La tactique du groupe des porte-parole des partisans d'une médecine naturelle est en partie identique à celle des médecins, en partie différente. Comparable est la volonté toujours répétée de disqualifier les médecins et la médecine scientifique. Les présidents de l'union allemande des associations de Naturheilkunde, les rédacteurs en chef du *Naturarzt*, les porte-parole des groupes plus spécifiques, des hommes comme Philo von Walde, Max Canitz, Reinhold Gerling, donnent le ton aux publications jusqu'à la guerre de 1914. Ils se font une joie de relever tous les procès contre des médecins, pour faute professionnelle, ou attentat aux moeurs, tous les suicides de médecins en exercice, prouvant par là leur incapacité à pratiquer leur métier, ou les cas de dérèglement mental. En menant cette campagne de dénigrement, ils ne font que répondre à la campagne d'accusation orchestrée contre eux par les organes médicaux. Mais ils vont plus loin, quand ils multiplient les attaques, par exemple contre la vaccination obligatoire, contre la bactériologie ou la sérothérapie. Un des représentants les plus caractéristiques de cette tendance est le jeune docteur Heinrich Lahmann (1860-1905), qui dirigeait le sanatorium du Cerf Blanc à côté de Dresde. Dans un essai très violent, le jeune médecin de 31 ans s'attaque à tous les tenants de la bactériologie, de la vaccination, et de l'abus du microscope.¹⁹ Il n'hésite pas à s'en prendre aux deux «papes» de la bactériologie, le Français Pasteur et l'Allemand Robert Koch, suppliant Koch de ne pas ridiculiser l'Allemagne comme Pasteur aurait ridiculisé la France avec ses recherches sur la rage! Transformer le médecin en chercheur en biologie, en «servant» du microscope et en vaccinateur, est lui faire oublier la nature même de sa profession, la recherche des causes et des remèdes de la maladie, alors qu'il ne s'attaque qu'à une apparence, les bacilles et les virus. «Ceux qui ne trouvent rien d'extraordinaire dans tous ces microbes, qui sont dans la nature comme toutes les poussières, ceux-ci, sans doute minoritaires, — mais les minorités ont souvent raison — voient la cause des maladies dans les habitudes de vie, dans les erreurs diététiques.» 19b's

Et la combat des «naturistes» devient une véritable croisade où se mêlent la foi dans les forces de la nature, la devisé de Jean-Jacques Rousseau «Faire confiance à la nature», la dénonciation des prétendus progrès médicaux, la revendication d'une liberté totale de soin qui éloignerait le public de tous les médecins allopathes incompetents. Dans les deux ou trois décennies qui précèdent la Première Guerre mondiale, paraît un grand nombre de feuilles, périodiques, parfois éphémères, et de brochures qui sont autant de déclarations de guerre à la médecine officielle, alors que le *Naturarzt* a tendance à devenir plus modéré, assuré de

son succès. Tout signe d'une nouvelle épidémie de variole, tout cas d'accident thérapeutique suite à une vaccination, toute imprudente déclaration médicale sur la «prochaine» guérison totale grâce à un vaccin, un sérum, un médicament nouveau, de la tuberculose, de la syphilis ou même du cancer, sont aussitôt repris, montés en épingle ou tournés en dérision. Des tendances extrémistes, et lourdes de conséquences dans la période 1932-1945 se font jour, quand une partie de ces médecins naturalistes se laissent séduire par les théories de la protection de la race et la défense de la santé du peuple allemand. Je me contenterai de deux exemples assez caractéristiques. A la veille des élections au Reichstag de 1912, l'Association des médecins qui défendent les méthodes de la Naturheilkunde pose aux candidats trois questions: Pensez-vous indispensable une réforme des études médicales? Croyez-vous que l'Etat devrait aider les recherches qui contribueraient à freiner le déclin physique de notre peuple (la diététique, l'habillement, la gymnastique...)? Que comptez-vous faire pour faire cesser cette injustice majeure qui fait que tous les crédits publics sont donnés à la formation des seuls allopathes, à l'exclusion des homéopathes et des Naturärzte? Une question subsidiaire demande aux candidats s'ils ont une connaissance même sommaire de l'eugénisme et de l'«hygiène de la race»²⁰. Quand B. Winkler définit le sens de sa méthode naturiste comme une «Emeute», une «Révolte» de l'humanité pour retrouver les règles de la nature et de la vie, il y a de quoi frémir! Au début du 20e siècle, le plus souvent la médecine naturaliste se définit bien comme une médecine «parallèle», qui s'est imposée contre la médecine officielle, qui a conquis son droit de cité, et entend bien obtenir aussi les droits juridiques, auxquels son succès populaire semble lui donner accès. En 1913 encore, quand le Dr. Marcus, conseiller juridique du tribunal de Berlin demande le renforcement des lois contre l'exercice illégal de la médecine et le charlatanisme,²¹ il s'attire une violente réplique des leaders de la Naturheilkunde. L'argument principal consiste à répéter que l'enseignement officiel, celui des Facultés de médecine, est complètement inadapté aux besoins de la population, qu'il ne forme pas de bons praticiens, que le diplôme ne saurait être une preuve et une garantie de compétence. Nous reviendrons sur cette opposition du savoir et du pouvoir, «assez de savoir — plus de pouvoir» dans l'art de guérir, qui devient le dogme principal de la Naturheilkunde.

Pourtant il me semble que ces polémiques, ces prises de position dans les journaux des porte-parole des mouvements, ne traduisent qu'imparfaitement les voies par lesquelles la Naturheilbewegung a réussi à s'imposer, jusque dans les rangs de la médecine, à gagner des adhérents de plus en plus nombreux, avant de pouvoir tenir presque un rang officiel de «branche» reconnue de la médecine, ce qu'elle devient peu à peu entre les

deux guerres. L'analyse de ce processus est complexe, et devrait se faire aussi par une connaissance précise des moyens mis en oeuvre, des thérapeutiques, des formes de propagande, des éléments qui entraînent la conviction et la confiance des patients. Deux éléments complémentaires me paraissent devoir être retenus. Le premier retourne aux origines même du mouvement, aux succès de Vincent PrieBnitz, comme à ceux, cinquante ans plus tard de Sébastien Kneipp. Tous les deux, on le sait, sont d'origine populaire, des plus modestes, l'un comme paysan silésien, l'autre comme pauvre étudiant de théologie, puis vicaire et confesseur, fils d'un pauvre tisserand bavarois. Ne revenons pas sur les chemins, plus ou moins embellis par une double tradition orale et imprimée, qui les ont conduits l'un et l'autre à construire tout un système thérapeutique réinventé, sinon créé, dont la base curative est l'eau courante. Mais le «Wasserdoktor» PrieBnitz comme l'appellent par dérision ses adversaires, et le pasteur Kneipp ne sont ni l'un ni l'autre devenus de ces guérisseurs traditionnels, sillonnant la campagne en allant au-devant de pratiques populaires, encore largement étrangères à la consultation médicale. Tous les deux, très rapidement, et à leur suite la plupart de leurs successeurs, exercent leur talent, leur pouvoir curatif dans des établissements de cure, qu'ils ont créés, puis développés. Le modèle «Wörishofen», celui de Kneipp, est à la fois plus complet, plus connu et plus «moderne» que le modèle «Gräfenberg» de PrieBnitz, mais le principe est le même. Les patients, quelque soient leurs maux, et quelque soit leur condition sociale (mais elle ne peut être aussi «populaire» que le disent leurs panégyristes), ces malades qui ont souvent pour point commun d'être des «déçus de la médecine», viennent dans cet établissement pour suivre une cure, un traitement complet, pour un «style de vie», et non pour recevoir une «médecine». Il y a là une différence essentielle entre les lieux de cure naturelle, et les établissements de cure balnéaire ou thermale qui ont connu un si grand succès au 19^e siècle, et qui, dès leur lancement, sont contrôlés par le monde médical. Ici l'eau, l'air, la lumière, le soleil, n'ont pas de vertus spécifiques, de sels minéraux qui guérissent telle ou telle affection. Ils sont seulement l'expression la plus parfaite de cette force curative de la Nature, celle qui fait pousser les plantes, qui maintient en vie les animaux, ou même qui guérit leurs blessures. Le séjour au Gräfenberg, plus encore peut-être à Wörishofen, consiste plus en une didactique qu'en une thérapie: le patient découvre, apprend, un nouveau mode de vie, une nouvelle conception de son propre rapport avec son corps, une autre pratique de l'alimentation, des gestes de la vie quotidienne, de l'habillement, du sommeil ... Il est venu comme patient, comme malade, à la recherche d'une amélioration de son état physique, et il repart plutôt comme un fidèle, converti à une foi nouvelle. Il n'est pas surprenant que

Sébastien Kneipp, avec cette foi catholique que l'on a trouvé dans beaucoup d'autres manifestations au 19^e siècle, ait compris, sans nul doute inspiré cette évolution. C'est un peu plus inattendu dans les régions protestantes, mais il y a du prosélyte dans les leaders du socialisme utopique dont certains ont prêté leur plume à la réussite du naturisme (comme Edouard Baltzer). Il ne faut peut-être pas pousser trop loin la comparaison, et aller jusqu'à parler d'une Eglise, dont les lieux de cure seraient les chapelles, les Naturärzte les prêtres, et leurs écrits les bréviaires...

Et pourtant, ouvrons ces livres, qui sont devenus dans l'Allemagne de la fin du 19^e siècle, et à un moindre degré dans toute l'Europe, les manuels de cette médecine populaire, et essayons de comprendre comment ils ont obtenu ces succès de librairie inouis, atteignant des tirages de millions d'exemplaires, objets courants qui font qu'on parle dans les journaux comme à la maison du «*Bilz*» comme d'un objet quotidien, en passe de devenir une sorte de mot commun, comme a pu le devenir le «*Petit Larousse*» en France. Je n'ai ni recensé, ni retrouvé, tous les types de ces manuels de santé, dont le succès même amène la multiplication; leurs incessantes rééditions et transformations, qui ne sont que rarement datées, font que leur maniement est difficile, et qu'il réservent parfois de curieuses ou désagréables surprises.²³ En dehors des écrits même de S. Kneipp, rassemblés dès sa mort en œuvres complètes, puis continuées sous toutes sortes de formes jusqu'à aujourd'hui, les plus célèbres restent le *Bilz* et le *Platen*.²⁴ Leurs auteurs ne sont pas médecins, mais Bilz au moins utilise la formule même de ses illustres prédécesseurs, dont il va promouvoir les méthodes de soins dans son manuel. Il est le directeur d'un établissement de soins naturels, le sanatorium Schloß-Lössnitz, près de Dresde-Radebeul, immense hôtel aux pieds d'un vignoble, fièrement reproduit en couleur dans toutes les éditions du *Bilz*, avec en médaillon toutes les formes possibles de cure, le bain chaud, le bain froid, le bain de soleil, le bain de lumière et d'air, les cabines à air, sortes de petites huttes, et même la prairie pour se promener pieds nus dans la rosée. Chaque acquéreur de *Bilz* reconnaît aussitôt les méthodes spécifiques de tous les grands noms de la Naturheilkunde, il n'y a pas d'exclusive, on peut dans le sanatorium de Dresde pratiquer la marche pieds-nus de Kneipp, le bain froid de Kneipp ou de PrieBnitz, le bain chaud de Schroth, les cures d'air et de soleil de Rikli, de Just ou de Kuhne, bien sûr la diète des uns ou des autres. Cet unanisme, ce désir non d'une synthèse mais d'une présentation irénique sans aucune exclusive est incontestablement une des clés du succès. Ce ne sont pas seulement les membres des associations de partisans de la Naturheilkunde ou les sympathisants qui achètent *Bilz* ou *Platen*, ce sont aussi ces dizaines de milliers de gens qui ont fréquenté les lieux de cure, célèbres ou non, et qui ont gardé de ces semaines de trai-

tement l'idée que leur santé dépendait de leur volonté de suivre, chez eux, dans leur famille, dans leur ville, cette méthode simple qui consiste à dormir la fenêtre ouverte, à utiliser des compresses d'eau chaude pour calmer les petites douleurs, des frictions, des douches, des aspersion, un peu de mouvement et de gymnastique ... Et cette hygiène de vie, on essaie de la faire partager aux parents, aux amis, aux voisins; le système de vente par correspondance de ces livres volumineux, de prix élevé, permet mieux ce porte à porte, et l'éloge transmis de bouche à oreille. Et les tirages ne cessent de s'accumuler sur les tirages, chacun y va de son édition de luxe, reliée en cuir, de son édition du Jubilé, de sa fête du premier million d'exemplaires, du troisième ...

Et le monde médical assiste, étonné, jaloux et furieux à ce succès immense! Il en rajoute même! Deux exemples significatifs: les jugements sur le charlatanisme et la Naturheilkunde dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Meyer²⁵. A l'entrée «charlatanisme», l'auteur de l'article pratique la méthode de l'amalgame, entre formes anciennes et formes nouvelles, et il cite abondamment les exemples de charlatans qui se sont enrichis en vendant toutes sortes de pilules miracles, qui auraient gagné des millions de Marks, conséquence de la loi trop libérale de 1869 étendue à tout le Reich, qui établit la liberté des soins: «Un vrai flot de personnes sans formation ni qualification, toutes sortes des paysans, d'équarrisseurs, d'huissiers, de veilleurs de nuit, de croquemorts, de valets de fermes et autres semblables individus sans la moindre formation se sont engouffrés dans la carrière largement ouverte du charlatanisme!» et l'article cite enfin les principaux «apôtres» que sont Kneipp, Platen et Bilz dont le Manuel aurait été vendu à 11 millions d'exemplaires! Si le premier article reprend totalement à son compte toute la polémique la plus violente du milieu médical, le second est un peu un correctif. Il explique que les Naturärzte ont réagi contre les abus du mode de vie, qui entraînent les déséquilibres du corps et les maladies. Et s'il dit encore que «tous les charlatans ont revêtu l'habit de la Naturheilkunde» et que, si cette méthode peut être utile, «elle est aussi souvent responsable que le médecin soit appelé trop tard», il cite longuement, avec une bibliographie très flatteuse, tous les efforts qui sont faits pour donner un habit scientifique à cette nouvelle méthode de soigner. Les médecins sont d'ailleurs assez lucides quand ils essaient de comprendre ce phénomène, et qu'ils cherchent à le contrecarrer. Une série d'articles parue en 1911 en réponse à la question: pourquoi le succès de *Bilz* et autres est tout à fait significative.

Les médecins auteurs de ces articles reconnaissent la supériorité du système de Bilz: les médecins seraient incapables d'écrire des livres populaires, dès qu'il est question de science, «le peuple est aussitôt, instinctive-

ment méfiant». L'un d'eux essaie bien d'opposer au «livre-citadelle» (Zitadellenbuch!) les premiers essais médicaux de vulgarisation, y compris un «*AntiBilz*» du Docteur Reissig, mais c'est sans conviction. Les médecins ne sauraient vraiment vulgariser leur savoir, ne sauraient donner des recettes générales, alors qu'ils savent que chaque patient est un cas particulier. Par dessus tout, les livres de Bilz et de Platen apportent au peuple l'attrait d'une auto-médication («das Hilfdirselbstevangelium»), qui est la cause même de tout leur succès. Une comparaison rapide entre un de ces essais médicaux, le *Conseiller médical* du Docteur Siebert, et les ouvrages de Bilz, Kneipp ou autres, confirme pleinement ce pessimisme médical.²⁷

A la différence du vocabulaire, du style, de l'écriture, au ton de l'historiette populaire, ou du catéchisme pour enfant employé par Kneipp surtout, mais aussi par les autres, s'oppose tout de suite le ton doctoral, savant du médecin, qui surtout ajoute à son pédantisme une permanente leçon de morale. Dès le début de son manuel, Fr. Siebert dénonce les siècles d'obscurantisme de l'église catholique, moyen très sûr pour éliminer d'emblée toute la clientèle catholique potentielle de Bavière, où le livre est publié! Et alors que Bilz, tout en offrant des méthodes extrêmement variées et souvent contradictoires, réussit à donner l'impression de cohérence, alors que Kneipp se contente souvent d'images simples ou simplistes de la vie quotidienne dans ses comparaisons avec la nature, le médecin, malgré ou à cause de son savoir, réussit à donner l'image de la confusion, de l'hésitation, alors qu'il veut seulement expliquer qu'il n'a pas de solution systématique, mais le choix entre plusieurs solutions en face de chaque individu. Le ton moralisateur, la manière de vouloir toujours culpabiliser le public et le patient, sont autant de repoussoirs, alors que les auteurs de la *Naturheilkunde* n'ont qu'une cible: la médecine officielle. Si l'on ajoute que les premiers vulgarisateurs de la médecine scientifique se placent immédiatement en position de défense face à ceux qui les ont précédés dans la diffusion de ces premiers livres de santé, qu'ils se défendent de ne pas mépriser, comme on les en accuse, «le trésor d'expérience pratique que chaque famille se transmet de génération en génération, ce livre veut montrer au lecteur que les médecins eux aussi savent faire usage de ce trésor»²⁸, on comprend que le public soit resté longtemps fidèle aux premiers, dans lesquels il se reconnaissait directement, et qu'il comprenait plus directement. En dehors du vocabulaire, il n'est pas jusqu'à l'illustration qui oppose les deux types d'ouvrages. Les planches en couleur du Siebert, en dehors de l'esotérisme des grossissements de bacilles, cellules et bactéries, sont une sorte de galerie de monstres, horribles à regarder et qui sont autant de repoussoir. On accumule les horreurs, les monstruosité, les pustules, chancres, plaies, anormalités, le

tout sanguinolent et effrayant; il n'est pas jusqu'à la grossesse et l'accouchement qui sont présentés de façon peu attrayante alors que les planches de Bilz ou d'Anna Fischer montrent un corps féminin serein et apaisé. Face à ces cauchemars, les plantes des montagnes qui illustrent Kneipp, les images de douches, de bains ou de massages, les scènes champêtres de la marche nu-pieds dans la prairie que représente Bilz, paraissent sorties de livres d'enfant, dans le style colorié et reposant des images d'Epinal... Il faudrait d'autres enquêtes pour savoir comment sont pratiqués ces livres, ouverts, consultés, pris à la lettre dans chaque foyer, mais il est sûr que jusqu'à 1914 ils n'ont pas encore trouvé de concurrent.

Il ne serait cependant pas exact de terminer sur cette impression de totale incommunicabilité entre les deux groupes. Sans doute l'historien n'a pas le droit de faire un saut d'une vingtaine d'années, pour décrire une situation non seulement d'apaisement, mais même de coopération entre Schulmedizin et Naturheilkunde. Alfred Brauchle, historiographe quelque peu hagiographe des pionniers de la médecine naturelle, est un de ceux qui donne l'impression de l'ouverture d'un vrai débat, à l'intérieur du monde scientifique et médical, à la place de l'ancien dialogue de sourds.²⁹ Les nouveaux manuels de santé de l'entre-deux-guerres qui prennent place aux côtés du *Bilz* ou du *Fischer*, vont très loin dans la synthèse, puisque l'on peut trouver chez l'un, pour chaque maladie les propositions de traitement selon les méthodes de l'allopathie, de l'homéopathie, de la Naturheilkunde et même de la biochimie, à côté des conseils domestiques pour la première urgence.³⁰ Ces deux témoins sont les signes d'une longue maturation, d'une très longue évolution qui a traversé tout le 19^e siècle, et dont je rappelle ici quelques jalons. L'opposition idéologique, sociale, méthodologique entre la médecine universitaire, qui forme les praticiens, et les laïcs ou profanes qui mettent en oeuvre une pratique naturaliste est surtout exacerbée dans la période 1875 à 1914, quand les uns et les autres se perçoivent comme concurrents, comme adversaires même. Mais dès les débuts de la Naturheilkunde, il y a, chez les médecins comme chez les non-médecins des signes de dialogue, des marques de compréhension.

Les médecins ont tort, incontestablement de dire que la médecine savante avait déjà tout dit, tout trouvé, tout mis en pratique, ou d'affirmer sous forme de boutade que Prießnitz ou Kneipp n'ont pas plus inventé la médecine par l'eau ou la nature qu'ils n'ont inventé l'eau. Mais depuis Hufeland, des médecins, des chercheurs, des universitaires n'ont pas négligé les recherches sur cette thérapie physico-diététique qui trouve droit de cité dans les universités peu à peu à partir de 1877 (Winternitz à Mii-nich), malgré des résistances (refus en Saxe en 1912 encore, refus à Berlin pour Schönerberger, attaques contre Lahmann ou Schweninger...),

aux côtés des chaires d'hygiène. Certes, les progrès sont lents et ne se font pas sans résistance. Quand les tenants de naturisme cherchent à ouvrir un établissement de formation à Berlin, non seulement le corps médical s'y oppose, mais encore il exclut de son association les médecins qui donnent des cours, ou siègent aux jurys d'examen. Quand les dirigeants d'établissements de cure, à l'image de Kneipp, mais aussi de Bilz, recrutent des médecins diplômés et approuvés pour leurs sanatoriums, ils sont l'objet de vives attaques, alors même qu'il semblerait qu'ils s'orientent vers une collaboration fructueuse avec la médecine. De leur côté les Naturärzte refusent toute adhésion à la thérapie physico-diététique, enseignée à l'Université, et se moquent de ses publications.³¹ Mais la lecture des remarquables dialogues entre Grote et Brauchle, même s'ils sont très orientés par Brauchle dans un sens trop favorable à la Naturheilkunde, qui a reçu le soutien officiel du régime hitlérien³², renvoient à des idées, des réflexions que l'on pouvait lire dès la fin du 19^e siècle. Beaucoup de médecins, et non des moindres, sont inquiets d'une médecine trop scientifique, médecine de laboratoire et d'analyse, qui est trop coupée de l'homme, trop peu attentive à l'individu, au malade, trop mécaniste, trop soucieuse de s'intéresser comme les spécialistes à tel organe ou telle maladie au détriment de la personnalité entière. On trouve cet accent aussi bien dans Schweninger, le médecin personnel de Bismarck, qui prend sa retraite plutôt que de collaborer avec une université médicale qu'il ne comprend pas, que dans les écrits de Georg Sticker, professeur à la Faculté de Médecine de Bonn³³. Écoutons cette opinion iconoclaste de Schweninger, qui fait semblant de dialoguer avec ses jeunes assistants :

«— Le jeune assistant: N'est-ce pas un scandale que la pratique des charlatans?

Schweninger: Mon cher, ces gens sont là parce que les hommes ont besoin d'eux. Je crois toujours que la meilleure place, pour nous, médecins, serait d'appartenir à la même catégorie que les artistes. Et comme dans tout art, à côté de nous, les professionnels (les médecins), il y aurait des amateurs, des dilettantes (ceux qu'on appelle charlatans). Crois-tu que parmi les <professionnels diplômés> il n'y ait pas des dilettantes, et que parmi les <non-diplômés> il n'y ait pas de vrais artistes? Vous commettez toujours la faute de croire que seul le savoir est source du pouvoir, que les symboles de la compétence sont dans la science officielle. Parce que le charlatan exprime sa conception du monde d'une manière dans laquelle tu ne vois qu'un délire verbal, tu crois que sa vision n'est pas aussi digne d'intérêt que la tienne. Mais sais-tu ce que penseront de tes théories les savants de demain, ou d'après-demain?»³⁴

Et je terminerai en citant un ouvrage de littérature profane, un roman, qui reprend la plupart des thèmes que je viens d'évoquer.³⁵ Entre les médecins, pharmaciens, conseillers sanitaires, encadrement médical, social, culturel de la ville, et le sanatorium «Le jardin de la santé», sur la montagne, au-dessus de la ville, il y a tous les malentendus, toutes les querelles, les jalousies, les intrigues, les rivalités que l'on a vu dans l'opposition des deux médecines. Mais l'amour contrarié du jeune médecin, espoir de la Faculté, et de la fille du charlatan, maître du sanatorium, se termine quand même par un message d'espoir. Sans doute les barrières sociales l'auront emporté, mais l'horizon entrevu par l'auteur reste celui d'une future et utile collaboration, sans contrainte ni arrière-pensée.

Notes

1 G. Wahrig, *Deutsches Wörterbuch*.

2 W. Brüggemann (Hrsg.), *Kneipptherapie, ein Lehrbuch*, Berlin, Heidelberg, New York: Springer Verlag, 1980.

3 Sebastian Kneipp, *Gesammelte Schriften*, 4 Bände, Kempten, 1898 (première publication de l'ensemble des œuvres de Kneipp, un an après sa mort).

4 Ceci est une traduction du titre allemand, encore qu'on serait tenté de traduire «Winke» par quelque terme comme «Tuyaux», ou pour rester plus près du contenu «Recettes», alors que la traduction française porte un sous-titre déjà largement édulcoré, et dont disparaît en particulier le mot «nature»:

«Vivez ainsi ou avis et conseils pratiques pour vivre en bonne santé et guérir les maladies.»

On voit que l'édition française mélange ce titre avec celui de la Wasserkur et que sa simplification ou déformation traduit déjà pour le moins une différence de sensibilité.

5 S. Kneipp, *So sollt ihr leben*, Einleitung, S. IX.

6 Je ne cite que quelques travaux, grâce auxquels la Naturheilkunde et la Naturheilmovement sont aujourd'hui analysés de manière très complète.

Wolfgang R. Krabbe, *Gesellschaftsveränderung durch Lebensreform*, Göttingen, 1974.

Karl G. Rothsuh, *Naturheilmovement, Reformmovement, Alternativmovement*, Stuttgart, 1983.

Claudia Huerkamp, *Der Aufstieg der Ärzte im 19. Jahrhundert*, Göttingen, 1985.

Claudia Huerkamp, «Die Naturheilmovement des späten 19. Jahrhunderts als Ausdruck des Protests gegen die naturwissenschaftliche Universitätsmedizin», in *VSWG*, 73, 1986.

Gunnar Stollberg, «Die Naturheilmovement im Deutschen Kaiserreich» in *Geschichte und Gesellschaft*, 1987.

7 Alfred Brauchle, *Die Geschichte der Naturheilkunde in Lebensbildern*. «Große Naturärzte», 1937; *Zur Geschichte der Physiotherapie*, 1971.

8 Gunnar Stollberg, «Naturheilkunde zwischen Laienbewegung und Profession. Zur sozialen Struktur und Geschichte eines medizinischen Konzepts». *ZIF*, Bielefeld, 1987.

Reinhard Spree, «Kurpfuscherei-Bekämpfung und ihre sozialen Funktionen während des 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts», *ZIF*, Bielefeld, 1985.

9 *Ärztliches Vereinsblatt für Deutschland*. Organ des deutschen Ärztevereinsbundes. Le même périodique publie chaque année la statistique très détaillée par circonscription pour l'ensemble de l'Empire Allemand des médecins adhérents de l'union (environ 80% de l'ensemble du corps médical). Ces statistiques de la Saxe proviennent du rapport annuel du Collège Médical du Royaume (publication annuelle depuis 1869).

10 *Ärztliches Vereinsblatt*, 1909, p. 816-7.

La même année (page 630) est un tableau très complet sur l'ensemble du personnel médical et paramédical de l'Empire Allemand. Il recense

30558 médecins (dont 1783 militaires. ... et 211 homéopathes)

11213 dentistes ou chirurgiens-dentistes (assistants compris)

83 607 infirmiers ou infirmières

37736 sages-femmes

4468 soignants sans autorisation

avec des pourcentages d'augmentation pour chacune de ces catégories entre 1899 et 1908 de 17% (médecins), 97% (dentistes), 116% (infirmières), 2% (sages-femmes), 45% charlatans.

Les statistiques du royaume de Saxe sont très spéciales, comme le montre cette comparaison avec le royaume de Bavière:

	<i>Bavière</i>	<i>Saxe</i>	% par rapport
Médecins	11,2	7,5	à l'ensemble
Dentistes	8,7	9,0	du Reich
Infirmiers	11,8	5,3	
Sages-femmes	13,3	4,9	
Non-médecins	3,1	25,9	

11 Sur ce sujet, bien sûr présenté de façon apologétique, *25 Jahre Arbeit im Dienste der Volksgesundheit*. Festschrift zum 25jährigen Bestehen des Deutschen Bundes der Vereine für naturgemäße Lebens- und Heilweise (Naturheilkunde), hrsg. von der Bundesleitung, Berlin 1914.

Dans ce recueil, «25 Jahre (*Naturarzt*)», par Oskar Mummert (pages 92-109).

12 Il me semble d'ailleurs que ce serait un anachronisme ... Même les plus modernes dans leur tonalité, comme E. Schweninger, n'associent pas le malade au diagnostic, et à sa réflexion sur la maladie. Le dialogue patient-médecin, si fort prôné dans les ouvrages médicaux, n'est qu'une sorte de «confession» du malade, qui par ses «aveux» doit permettre de connaître les antécédents et l'hérédité, l'environnement familial et professionnel, qui peuvent être déterminants dans la décision finale du médecin.

- 13 Schlesische Ärzte-Korrespondenz, 5 mars 1911, cité dans *Ärztliches Vereinsblatt*, 1911, p. 624-25.
- 14 Or la Silésie est loin d'être attardée dans son ralliement à la Naturheilkunde. En 1897 déjà (*Naturarzt-Kalender* de 1898), il y a 28 associations de Naturheilkunde et plus de 4000 adhérents en Silésie, soit environ 8% des adhérents localisés alors dans l'ensemble de l'Allemagne. Le décalage paraît d'autant plus considérable.
- 15 cf. A. Brauchle, *Die Geschichte der Naturheilkunde*, p. 292 et sq. Les ouvrages de Louis Kuhne: «*Die neue Heilwissenschaft oder die Einheit der Krankheiten*» (1890) et la brochure «*Bin ich gesund oder krank?*» Ein Prüfstein und Ratgeber für jedermann (Leipzig, 1884) furent traduits en 24 langues, et sans cesse réédités (123^e édition en langue allemande de la Neue Heilwissenschaft en 1936!).
- 16 *Ärztliches Vereinsblatt*, 1901, n° 441, p. 92-93, 113-115.
- 17 Le cas de l'homéopathie est différent — Il est un mouvement autonome, qui idéologiquement se rapproche des médecines naturelles mais avec une autre pratique et une autre évolution. L'entrée des homéopathes (de quelques-uns d'entre eux) dans le corps médical, quand ils ont obtenu leur diplôme de docteur en médecine, est chose faite à la fin du 19^e siècle.
- Rappelons que dans la statistique (citée note 10), 211 homéopathes sont recensés dans les rangs des médecins, mais ce n'est qu'une faible partie de tous les non-médecins qui se déclarent homéopathes. (Dans une statistique du royaume de Prusse en 1909, sur 4173 «non-médecins» sont recensés 465 Naturheilkundige et 328 homéopathes).
- 18 *Ärztliches Vereinsblatt* 1908, p. 392-394 «Homöopathie und Naturheilkraft».
- 19 H. Lallmann, «*Koch und die Kochianer. Eine Kritik der Koch'schen Entdeckung und der Koch'schen Richtung in der Heilkunde*», Stuttgart: A. Zimmers Verlag, 1891, 96 pages.
- 19b¹ Voir sur ce sujet le très beau livre de Patrice Bourdelais, et André Dodin, *Visages du choléra*, Paris: Belin, 1987.
- 20 «Gesundheitsblätter. Monatsschrift für Naturheilkunde, natürliches Menschentum und ländliches Siedlungswesen», 1912, n° 2, page 14. Cette publication est dirigée par B. Winkler, qui dirige l'établissement de soins par la nature du Erdenglück près de Frauendorf, district de Leipzig.
- 21 *Zeitschrift für ärztliche Fortbildung*, 15-8-1913.
- 22 «*Naturärztliche Zeitschrift*», officielles Organ und Eigentum des Deutschen Vereins der Naturheilkundigen. Cette publication berlinoise, dirigée en particulier par Canitz, défend le caractère scientifique de la Naturheilkunde, mais en se démarquant de ses premiers pas universitaires, dans le sens de Lahmann et non dans celui de Winterritz.
- Il publie en 1914 deux articles importants pour l'évolution des mentalités sous les titres «*Wer ist Kurpfuscher?*» (15 juin 1914, p. 92-94) et «*Kurpfuscher*» (15 juillet 1914, p. 106-108).
- 23 Un des plus célèbres de ces «Médecins du Foyer», à peine plus tardif, (1901) et qui mériterait une analyse spéciale, est l'ouvrage, traduit dans toute l'Europe et le monde (des traductions en 12 langues!) de la doctoresse Anna Fischer-Dückel-

- mann: «*Die Frau als Hausärztin*. Ein ärztlicher Ratgeber für die Familie nach den Grundsätzen der heutigen Naturheilkunde.» L'édition du «Troisième Million» date du national-socialisme et comporte une introduction «Das deutsche Rassenproblem und seine Lösung» qui fait frémir. Le tirage avait déjà atteint 660000 exemplaires en 1910.
- 24 F. E. Bilz, *Das neue Heilverfahren und die Gesundheitspflege*. Hausfreund und Familienschatz für Gesunde und Kranke. Zugleich ein Beitrag zur Lösung der sozialen Frage. 1^{ère} édition, chez l'auteur, 1888. 75^e édition en 1898, 1^{er} **W**^r en 1901. M. Platen, *Die neue Heilmethode. Lehrbuch* der naturgemäßen Lebensweise, der Gesundheitspflege und der arzneilosen Heilweise. Ein Haus- und Familienschatz für Gesunde und Kranke, 3 vol, Leipzig, Berlin, 1894-1898, 547⁰⁰⁰ mille en 1907.
- 25 *Meyers Großes Konversations Lexikon*, 6^{ème} édition, volume 11, article Kurpfuscherei, Medizinalpfuscherei, Medikasterei, Quacksalberei (1905) volume 14, article Naturheilkunde, oder Physiatrie (1906).
- 26 *Ärztliches Vereinsblatt*, 1911, n° 798, 800, 803, plusieurs articles sur ce thème: «Die Ärzteschaft als Spielball der Politik, ein Rückblick und Ausblick von Friedrich Metterhausen» (p. 53-56), «Bemerkungen zur Naturheilmethode» von Oberstabsarzt Dr. Neumann (p. 83-84), «Kurpfuscherbücher und ärztliche Volksaufklärungsliteratur», von Dr. Vorberg (p. 134-135).
- 27 Fr. Siebert (Hrsg.), *Der ärztliche Ratgeber in Bild und Wort*, München: J. F. Lehmanns Verlag, 1905, XVI, 1024 Seiten, 74 farbige Tafeln.
- 28 *ibidem*, Einleitung, S. VI.
- 29 *Gespräche über Schulmedizin und Naturheilkunde* von Pr. Dr. L. R. Grote et Dr. Alfred Brauchle, Leipzig, 1935.
- 30 [Dr. med. et phil.](#) Hermann Brechmann, *Neuer Hausschatz der Heilkunde*, eine unparteiische Gegenüberstellung der Heilanwendungen sämtlicher bewährter Methoden (Allopathie, Homöopathie, Biochemie, Naturheilkunde/Bilz, Platen, Kneipp, Lahmann/, Elektrotherapie, Baunscheidtismus) nebst den vielgebräuchlichen Hausmitteln und den Heilmitteln der medizinischen Industrie, mit einer Darstellung der Hilfsmittel zur Erkennung der Krankheiten (Diagnostik). Leipzig. On ne saurait être plus oecuménique en 1115 pages!
- 31 *Zeitschrift für physikalische und diätetische Therapie*, depuis 1897; *Zeitschrift für neuere physikalische Medizin*, 1906; *Blätter für klinische Hydrotherapie*, 1891; *Naturärztliche Zeitschrift*, 1892; *Freies hygienisches Blatt*.
- 32 Les conversations entre Grote et Brauchle sont dédiées à Rudolf Hess, ministre du Reich, et précédées d'un avant-propos du «Reichsärztesführer», le docteur Gerhard Wagner.
- 33 Georg Stricker, *Über Naturheilkunst*, Gießen, 1909.
C'est le texte de 4 conférences publiques de ce professeur, qui sont autant d'appels à l'intégration dans l'enseignement de la médecine des notions principales de la Naturheilkunde. Voir en particulier les 2^e et 4^e conférences: «Naturheilung und Kunsthilfe» et «Naturgemäße Lebensweise in gesunden und in kranken Tagen».

34 Ernst Schweningen, *Der Arzt*, Frankfurt a. M., 1906 (p. 127).

35 Carl Albrecht Bernoulli, *Zum Gesundgarten*, Eugen Diederichs, Jena und Leipzig, 1906, 440 S.